

LE TEMPS DE LA POURRITURE...

Le limon épais et noir qui s'accumule autour de l'autorité - symbolisée par le Pouvoir - a rompu les canalisations où la politique le draine. S'évadant de la nuit, ses giclées successives ont maculé les feuilles ternes de la Presse quotidienne y laissant des taches malpropres.

Dides, Baranès, Labrusse! des noms qui s'étalent d'une encre grasse, des noms épais qui en masquent d'autres plus estompés, ceux d'Astier de la Vigerie, de Baylot, de Duclos, de J.-P. David, etc... dont la surface déborde les premiers. Sarabande effrénée de fripouilles que la lumière incommode et que flanque l'inévitable cohorte des Mons, des Turpin, des Casalet... idéologues naïfs ou imbéciles qu'immanquablement l'on retrouve dans les affaires de ce genre.

L'affaire a débuté de façon classique, je dirais même morale! A la porte d'un ministère, des flics empoignent un flic. Des cris retentissent, des coups pleuvent! Dides est embarqué... comme un chômeur! Après un temps raisonnable et classique réservé à la fouille, aux interrogatoires, aux menaces et aux promesses, l'homme se met à table.

Et sous les yeux étonnés d'un public qui essaie de s'y retrouver, l'affaire s'étale au grand Jour. Je n'en rappellerai pas les ramifications, le lecteur les a encore en mémoire, il suffit pour situer le climat d'évoquer quelques réalités que personne n'a jamais contestées.

Dides a été «donné» par un ministre, auquel il fournissait des informations destinées à être utilisées contre un autre ministre. Dides recevait ses informations de Baranès, qui après les avoir passées au parti communiste, les communiquait à Jean-Paul David de «*Paix et Liberté*». Deux réseaux parallèles échangeaient fraternellement ces documents intéressant la Défense nationale et qui étaient soustraits à la naïveté d'un haut fonctionnaire par des intellectuels fumeux, membres du parti progressiste, le parti des marquis staliniens, où s'entassaient tout ce que l'aristocratie décadente, la bourgeoisie interlope compte de cancre, de dégénérés, de talons rouges.

Et les «secrets militaires» (sic) se baladaient de droite à gauche en passant naturellement par le centre. Tripotés par les mêmes hommes du parti communiste ou, du parti antistalinien; utilisés par un radical contre un autre radical, par des flics contre d'autres flics, par des bourgeois neutralistes contre des bourgeois libéraux, par des communistes «nationaux» contre des communistes staliniens, par des hommes de droite acoquinés à des hommes de gauche contre des hommes de gauche associés avec des hommes de droite. Tout cela sous le couvert de déclamations vertueuses. Au nom du Patriotisme, de la Paix, de la Civilisation, du Prolétariat, de la Liberté, en un mot au nom de l'idéal comme si un idéal quel qu'il soit puisse avoir quelque chose de commun avec la pourriture où barbotaient tous ces «salauds».

Ronde nauséabonde! qu'accompagnait le grelottement des dollars qui font vivre certaines feuilles confidentielles de gauche comme de droite, le tintement du rouble ballon d'oxygène qui prolonge l'existence du journal des «marquis» et de quelques feuilles de ce genre, sans oublier le bruissement de nos francs à nous, ceux que les contribuables versent, que les fonds secrets déversent et qui semblent, à travers le gousset de Baranès, s'être répandus vers de multiples poches.

La presse a rugi! Les éditorialistes se sont jetés à la face leurs agents doubles ou triples, leurs politiciens tarés, leurs relations équivoques avec leurs émules de l'étranger. De «*L'Observateur*» au «*Figaro*» en passant par «*Libération*» et par l'«*Aurore*» les «vérités» (sic) ont éclaboussé l'adversaire sans dégraisser les amis.

Pourtant l'affaire des «fuites» est une affaire banale, elle s'inscrit dans notre temps - LE TEMPS DE LA POURRITURE - avec une précision qui personnifie une époque. L'affaire des *fuites* est de notre temps.

De la résistance, de la collaboration, du climat que ce chaos a créé entre 1940 et 1944, un homme nouveau est né: «*l'homme de la nuit*», le noyauteur l'agent double, la fripouille! Il a pénétré au sein de tous les partis, de toutes les idéologies - la nôtre y comprise - et il tend à substituer ses méthodes particulières d'action aux formes de lutte qui depuis des siècles opposent les hommes les uns aux autres.

«L'homme de la nuit»:

L'homme de la nuit est veule: il rampe, il s'introduit, il trompe, il ment, il pourrit l'adversaire d'abord ensuite ses amis! La littérature s'est emparé de lui, l'a sanctifié. Le bourgeois douillettement installé au coin du feu, l'éphèbe tourmenté par le désir d'action, la fille collée à la monotonie de l'existence frémissent en évoquant ses «hauts faits» (sic).

Oh! bien sûr! On trouve à travers l'histoire la trace de tels personnages. L'espion, le délateur a de tout temps existé, mais il était l'exception et ceux-là même qui étaient contraints de l'utiliser le maniait avec des pincettes: aujourd'hui au temps de la pourriture, l'homme, de la nuit est roi!

Les staliniens, les premiers, l'ont utilisé sur une grande échelle. Il lui ont donné son caractère définitif et les succès qu'ils ont remportés dans la désagrégation et le noyautage, l'a imposé à tous ceux qui rêvent de marcher sur leurs traces.

Dides, Baranès, Labrusse aujourd'hui - les pourvoyeurs des procès qui, hier, ont ébranlé le mouvement ouvrier, les hommes de main du fascisme, les assassins des militants syndicaux en Espagne... Tous ces hommes-là sont pétris dans la même pâte, coulés dans le même moule inspirés par la même éthique. En dehors des partis divers dont ns se réclament et qui les opposent ils reposent sur un fond commun: la boue!

Quelque soit le pays, le parti, la pensée philosophique qu'ils servent, leurs méthodes de travail est la même. Ils calomnient parce que calomnier est efficace. ils noyautent la famille qui les accueille. Ils écoutent aux portes ce qui parfois leur vaut des coups de pied au cul. Ils «donnent» les uns au profit des autres. Ils s'emmêlent dans l'écheveau de leurs infamies. Ils y sombrent, parfois ils surnagent entourés du mépris général, et lorsque enfin ils sont au bout de leur course, lorsque la mort les guettent, ils s'affirment encore sous leur vrai visage, en se couvrant eux-mêmes d'oppobre.

Ils sont le germe autour duquel naît l'abcès qui dévorera le corps. Ils en ont conscience. Une sombre et haineuse horreur de la clarté les conduit malgré tout à se plonger un peu plus dans la fange.

Ils ont marqué leur temps, le temps de la pourriture!

De tous temps, les hommes se sont opposés pour des idées qu'ils croyaient justes, mais les hommes en dehors de ces luttes en ont une autre à mener qui leur est commune à tous quelque soit leur mythe, leur éthique particulière, c'est la lutte pour la dignité humaine!

Il leur faut barrer la route au clan des hommes qui tirent leur substance de la délation, du mensonge, de la calomnie. L'homme ne retrouvera sa dignité qu'en balayant cette pourriture qui marque son temps.

Maurice JOYEUX.